

DOCUMENT

Jacques Budin s'entretien avec Tassadit Yacine

Retour sur l'Algérie au temps des camps de regroupement

Souvenirs d'un étudiant enquêteur dans l'équipe Bourdieu-Sayad

Regards Sociologiques, n°47, 2014, pp.

Jacques Budin, alors élève en classe préparatoire au lycée du Parc à Lyon, a fait partie de l'équipe de Bourdieu qui a enquêté sur les centres de regroupements de la presqu'île de Collo à l'été 1960. Nous l'avons rencontré chez lui, à Aix en Provence. Il nous raconte comment il a rencontré Bourdieu et Sayad, il y a plus de cinquante ans, en Algérie.

Tassadit : *J'aimerais qu'on revienne sur les conditions dans lesquelles vous avez rencontré Abdelmalek Sayad...*

Jacques : Je l'ai connu à Chéraïa, dans la presqu'île de Collo.

Tassadit : *Tout à l'heure, vous m'avez dit, que vous étiez en Algérie pour effectuer un stage dans une Section administrative spécialisée (SAS).*

Jacques : Comme je vous l'ai expliqué, je faisais effectivement un stage qui était organisé pour les étudiants dans les SAS par le ministère chargé des affaires algériennes. Je me suis retrouvé affecté administrativement à la SAS de Chéraïa, -, mais dès mon arrivée on m'a intégré, pour la durée de mon séjour, dans une équipe de sociologues qui enquêtait sur les centres de regroupements, c'était l'équipe Bourdieu-Sayad. Je venais de terminer une classe de Math. Spé. au lycée du Parc à Lyon et de réussir au concours de l'École des mines de Paris. A Collo, c'était la deuxième année où je faisais un tel stage, le premier avait eu lieu à la SAS de Beni-Béchar, près de Skikda (ex. Philippeville). Avant d'arriver à Collo, j'avais voyagé de Lyon à Constantine puis à Philippeville et je suis allé de Philippeville à Collo par bateau, et non par la route.

Tassadit : *Cela n'était pas suspect de vous voir arriver par bateau ?*

Jacques : Non, parce que c'était la pratique habituelle. La route entre Philippeville et Collo n'était ouverte que quelques jours par semaine, sous protection militaire. Le bateau était le mode de transport normal vers Collo. Nous étions deux étudiants qui allaient de Philippeville à Collo, mais l'autre après son arrivée à Collo a fait autre chose -, j'ai été le seul à être intégré dans l'équipe

d'enquête de Bourdieu. Les autres membres de l'équipe étaient des étudiants de la fac d'Alger. Je reviens d'abord sur une anecdote, on est arrivé à Collo et on a été reçu par le sous-préfet qui nous a dit : Messieurs, bienvenue en République algérienne.

Tassadit : *Il est drôle ce type. Qu'a-t-il voulu dire par là ?*

Jacques : Il a voulu dire qu'ici c'est plutôt le FLN qui règne..., il était un peu en avance sur son temps. Je me suis retrouvé affecté à cette équipe, au début il y avait Sayad, Salah Bouhedja et peut-être un ou deux autres. Bourdieu n'était pas là quand l'équipe - a commencé le travail -. Bourdieu est venu quelques jours après. Il se trouve qu'avant de venir, j'avais lu son petit bouquin *Sociologie de l'Algérie*. Quand je l'ai vu (il s'agit de Bourdieu), il avait vraiment l'allure d'un gamin avec un visage rond et rose et je lui ai dit : mais Monsieur est-ce que c'est vous qui avez écrit ce petit livre *Sociologie de l'Algérie* ? Il m'a dit : « Oui, oui c'est moi mais pourquoi vous me posez la question ? », je lui dis : je vous imaginai autrement, je croyais que c'était un vieux qui avait écrit le bouquin. Il était très agréable, très simple, autant quelquefois je trouve que lorsqu'il écrit, c'est compliqué, ce n'est pas toujours très facile à lire, autant sur le plan de l'échange verbal, il était extrêmement simple. Salah explique que le gros de l'équipe a quitté Collo dès les premiers jours à la suite d'un attentat dont a été victime le directeur de la société HPK qui exploitait du liège dans la région, je n'ai pas souvenir de cela mais certainement cela doit être vrai. Je suis donc resté seul avec Bourdieu, Salah Bouhedja et un lycéen de Constantine.

J'ai retrouvé dans le très joli livre de photos algériennes de Bourdieu, – prises – en ma présence. J'ai assisté à quelque chose d'assez dur mais très intéressant, qui était une opération de regroupement à Kerkera. J'ai vu de mes propres yeux – on était avec Sayad, je ne sais pas si Bourdieu était encore là – des gens qui étaient dans un petit hameau dans la montagne, démonter le toit de leur maison, enlever les tuiles, descendre tout cela pour aller s'installer dans le regroupement de Kerkera où il y avait des gourbis, c'était assez terrible et cela a bien été décrit après dans *Le Déracinement* par Bourdieu et Sayad. J'ai gardé ce souvenir des gens qui démontaient les toits de leurs maisons qui étaient dans la montagne, de très jolies petites maisons avec à l'intérieur ces coffres en terre « ikoufan » (jarres de conservation de produits alimentaires en terre séchée), décorés avec des serpents. Sayad m'a expliqué tout cela, tous ces symboles.

Tassadit : *Vous avez vu les maisons existantes ? Bourdieu a des photos de ces maisons sans toits... il a une photo, celle où on y voit un akoufi... Je crois que c'est cette image qui l'aurait convaincu à décrire les rituels dans *Le Sens pratique*, le mode de vie de ces gens que les événements poussaient vers autre chose.*

Jacques : Les gens étaient en train de les démonter, car la zone était déclarée zone interdite, les militaires faisaient déconstruire les maisons, ils ne les cassaient pas, ils faisaient démonter les toits et obligeaient les gens à enlever les tuiles et les descendre à Kerkera..

Tassadit : *C'est bien de le dire parce que maintenant les jeunes chercheurs « pressés » (parfois mal intentionnés), prétendent que les descriptions de Bourdieu participent d'une construction après coup et que les maisons traditionnelles ont été détruites systématiquement par la guerre. Pour certains, cette image de maison détruite de Kerkera était une image grossière de l'Algérie en ignorant l'existence de lieux où les gens sont restés dans leur village mais gardés par des militaires. Dans les gros villages de Kabylie, il n'y a pas eu de destructions et d'ailleurs on n'a pas fait de regroupements mais c'est l'armée qui s'est déplacée en s'installant au cœur des villages. C'est pourquoi certains sont restés en l'état et ils ont été moins traumatisés parce qu'ils ont continué à vivre chez eux et ce sont les petits villages isolés (les hameaux) ce qu'on appelle l'habitat dispersé qui ont été systématiquement déplacés.*

Jacques : L'équipe d'enquête dans la presqu'île de Collo s'intéressait aux regroupements existants, il y avait des enquêtes faites dans les regroupements eux-mêmes mais on a assisté aussi, par hasard, parce qu'on s'est trouvé là à ce moment, à une opération de regroupement en train de se faire vers le camp ? - de Kerkera.

Tassadit : *Quelle était votre fonction dans l'enquête ?*

Jacques : On posait des questions aux gens, il y avait un questionnaire d'enquête sur les conditions de vie et la consommation qui avait été préparé par Bourdieu et par Sayad, évidemment moi je ne parlais pas l'arabe, je ne sais pas d'ailleurs si les gens parlaient l'arabe ou le kabyle, à Collo. Je pense que les gens devaient parler l'arabe, Salah et un ou deux autres qui étaient là pour traduire, posaient des questions aux gens et on remplissait les questionnaires. À vrai dire, de ce travail-là je ne m'en souviens pas très exactement.

Tassadit : *Votre position à l'époque ne paraissait-elle pas un peu insolite ?*

Jacques : Oui, c'était un peu insolite. Qu'est-ce que je venais faire là ? Comme je vous l'ai expliqué, lors du séjour précédent que j'avais fait dans une SAS près de Philippeville, j'avais 19 ans à l'époque, j'étais revenu avec l'idée que l'Algérie française, cela ne marchait pas. À l'occasion de ce séjour, dans la presqu'île de Collo, je suis allé plus loin dans mes convictions, certainement à la suite de beaucoup de discussions avec Sayad.

Tassadit : *Sayad ne revenait pas beaucoup sur cette période : quel souvenir en gardez-vous ?*

Jacques : Moi, je pensais à l'époque que Sayad devait être plus ou moins - en liaison avec le FLN et l'ALN, ne serait-ce que pour balader des jeunes gens au milieu d'un endroit qui était qualifié par le sous-préfet de République algérienne, c'était un peu gonflé. J'avais donc le sentiment que Sayad était proche -du FLN. Il n'en faisait pas état, la discussion n'était pas sur cet angle-là. Au contact de Sayad, j'en suis revenu après avec l'idée très claire que non seulement l'Algérie française, cela ne marchait pas -- mais j'en étais déjà convaincu -- et qu'il fallait aller vers l'indépendance avec l'idée que l'Algérie conserverait bien sûr des relations avec la France mais qui seraient des relations de coopération technique et non pas des relations de domination. Je suis revenu de ce séjour très persuadé de cela. Il se trouve qu'après, c'était l'été 1960, j'entrais à l'école des Mines en octobre et je me suis mis à faire du syndicalisme étudiant en France, certainement en raison des positions de l'UNEF sur la guerre d'Algérie. Je me souviens qu'à l'école des Mines on avait un petit journal -- dans lequel j'ai publié un article assez sévère sur la politique des regroupements et il se trouve qu'après, étant syndicaliste étudiant, j'ai eu l'occasion d'aller à Tunis et d'y rencontrer des Algériens --, enfin cela est une autre histoire. Je n'ai pas été un porteur de valise mais j'ai été en contact avec les Algériens de la section universitaire de la fédération de France du FLN, et avec des Algériens en Tunisie. Ce qui a fait qu'après je me suis dit : « je vais aller travailler en Algérie ». Quand j'ai fini mon cycle d'études à l'école des Mines, j'ai encore fait une année en spécialisation en économie dans un centre de formation du Ministère des finances et puis après je devais faire mon service militaire mais l'indépendance de l'Algérie était déjà là, c'était en 1963 et j'ai fait mon service militaire comme coopérant militaire en Algérie et, après ce service, j'y suis resté après pendant 20 ans.

Tassadit : *Les lecteurs de Bourdieu se posent la question de savoir quelles étaient ses positions par rapport à l'indépendance ?*

Jacques : Ce n'était jamais exprimé de manière extrêmement claire à cette époque même si après cela a changé. À l'époque, Bourdieu n'était pas un zélé de l'Algérie française, bien entendu, il n'y avait pas de doute là-dessus mais il n'allait pas vanter les mérites du FLN c'était plus astucieux que cela. Je crois qu'il n'y avait pas de doute sur ses positions. Il explique cela, un petit peu -- déjà, dans son petit bouquin *notes pour une esquisse*. Dans la région de Collo, l'emprise de l'OPA-FLN était très forte et la présence de notre équipe ne pouvait pas passer inaperçue. Une des questions que je regrette de ne jamais avoir posée à Sayad, lors des nombreuses fois où nous nous sommes revus après l'indépendance, est la suivante : « Enfin de compte, que savait de nous l'OPA-FLN et comment étions-nous perçus ? ». Pour ce qui concerne l'armée française, la situation était assez ambiguë, nous étions hébergés par les militaires, on a dormi à plusieurs reprises à la SAS de Chéraïa ou au poste militaire de Kerkeria.

Tassadit : *Bourdieu avait insisté sur l'école ?*

Jacques : Non, là où nous avons dormi dans une école, c'est au village d'Aïn-Aghbel, et nous étions alors seulement Salah Bouhedja et moi. Mais dans les autres regroupements où nous avons séjourné, à Cheraïa, à Kerker, ou encore au regroupement dit du PK10 ou PK13, il n'y avait pas de possibilité de dormir ailleurs que chez les militaires. À Aïn Aghbel, le lieutenant, chef du poste militaire, voulait à tout prix qu'on aille dormir au poste militaire, mais avec Salah Bouhedja nous avons refusé, nous avons dit non, nous voulons dormir à l'école. Il a quand même insisté pour nous envoyer un soldat qui était là, qui a dû dormir dans une pièce à côté, là où on était. On avait dû beaucoup insister pour ne pas dormir chez les militaires, mais malheureusement, dans plusieurs endroits, cela n'était pas possible, tout simplement parce qu'il n'y avait pas d'autres lieux d'hébergement, on ne pouvait pas dormir dans le regroupement. À Chéraïa, si on a dormi dans une école, je n'en ai pas le souvenir. Bourdieu n'est pas resté très longtemps avec nous au demeurant à Chéraïa, il a dû rester plusieurs jours mais pas la totalité du séjour. Moi, je suis resté en tout un mois et demi, Bourdieu a dû être avec nous une dizaine de jours.

Tassadit : *Il devait certainement effectuer des aller-retours entre Alger et Collo pour organiser le travail.*

Jacques : Je pense que cela devait être ça.

Tassadit : *Il s'appuyait sur beaucoup sur Sayad pour des raisons que l'on peut aisément deviner : de confiance d'abord et de proximité avec le terrain ensuite.*

Jacques : Abdelmalek Sayad, lui, est resté tout le temps, sauf les quelques jours que j'ai passés seul avec Sahlah Bouhedja à Aïn-Aghbel. Pour moi, le véritable interlocuteur que j'ai perçu dans cette affaire, c'était Sayad.

Tassadit : *Comment était-il ?*

Jacques : Sayad, vous l'avez connu.

Tassadit : *Oui, mais je ne l'ai pas connu en « situation ». Je l'ai rencontré beaucoup plus tard en France, il travaillait alors sur l'émigration.*

Jacques : C'était un garçon d'allure physique très frêle, un visage extrêmement intelligent, quelqu'un de très aimable, de très doux. Le courant a très vite passé entre nous puisque après, nous nous sommes revus et devenus véritablement amis, mais déjà lors de l'enquête dans la presqu'île de Collo, on a établi très rapidement des liens de confiance.

Tassadit : *Vous n'avez pas peur que l'armée ne vous soupçonne. Les rapports avec la population contre le déracinement, on voit quand même qu'il y avait proximité, une empathie ?*

Jacques : Oui, mais d'abord les militaires étaient occupés à autre chose, certainement ils se posaient des questions en se demandant pourquoi on s'intéresse à cela. Mais je n'ai jamais vu d'hostilité à notre égard de la part des militaires.

Tassadit : *Bourdieu m'avait dit que la raison qu'il avait invoquée aux militaires, c'était de conduire une enquête sur la consommation...*

Jacques : ... La consommation, notre questionnaire devait effectivement s'y intéresser. Tel que je l'ai vu mais j'étais à la base comme on dit, je n'ai pas vu d'hostilité à notre égard de la part des militaires ; ils exprimaient le souci de nous protéger, nous offraient d'aller dormir chez eux, à plusieurs reprises ils nous ont proposé de nous faire accompagner dans le regroupement par un militaire pour assurer notre sécurité, on a dit non, il n'y a pas de risques puisque la sécurité est là, on n'a pas besoin de quelqu'un à côté de nous, ils nous ont jamais imposé finalement quoi que ce soit dans ce domaine. Les réticences venaient plutôt des gens que nous enquêtions, ils ne comprenaient pas toujours ce qu'on venait faire là, plus encore pour moi qui était le bon petit gars de service et qui ne parlait pas un mot d'arabe. J'étais habillé évidemment en civil pas en militaire. Je pense que nos interlocuteurs devaient beaucoup s'interroger, pourquoi on nous pose

toutes ces questions-là, qui sont ces gens-là, c'est là, comme je l'ai déjà dit, la raison pour laquelle j'aurais après coup bien aimé savoir s'il y avait eu un contact quelconque avec l'organisation politico-administrative du FLN au sujet de notre mission. Mais même s'il y avait eu ce contact, certainement que l'habitant de base du regroupement ne devait pas être au courant.

Tassadit : *Sayad après s'engage parallèlement auprès des libéraux. Cela ne devait pas être simple vis-à-vis de l'orthodoxie du FLN.*

Jacques : Oui, absolument.

Tassadit : *Oui mais cela paraît un peu bizarre ?*

Jacques : Le fait qu'il se soit engagé avec les Libéraux plutôt qu'avec le FLN ? Cela ne me paraît pas bizarre à proprement parler. Il se trouve d'ailleurs que, une trentaine d'années plus tard, alors que j'habitais aux États-Unis, j'ai fait la connaissance d'Antoine Blanca – il était alors ambassadeur de France auprès de l'Union des États américains – qui avait fait partie de l'équipe des libéraux d'Alger et qui avait bien connu Abdelmalek. Le bouquin de Spretcher sur les libéraux relate l'expérience de ce petit groupe.

Tassadit : *J'ai eu au téléphone, Spretcher. Il m'a accordé un très bel entretien que j'ai publié dans *Awal*. Il est mort depuis. J'avais parlé avec lui. Il m'avait dit qu'il était venu vous voir au moment de l'enquête et qu'il avait rencontré Bourdieu, en 1960, sur la plage de Stora.*

Jacques : Je n'ai pas de souvenir de Spretcher mais j'ai donc eu ce contact avec Antoine Blanca qui faisait partie de cette équipe de Libéraux. Cette équipe de Libéraux, c'étaient des Français, mais peut-être aussi pour certains d'entre eux des Français qui avaient vocation à être des Algériens.

Tassadit : *Je le comprends du côté Français mais Sayad, comme Algérien, que faisait-il dans un mouvement de Français, c'est différent.*

Jacques : Je ne connais pas ce qu'était l'Alger de l'époque, et encore moins ce qu'était l'Université. Mais y avait-il à ce moment-là et en ce lieu-là d'autres moyens de s'exprimer ? Et puis moi, cela ne me choque pas qu'un Algérien soit dans le même groupe que ces Français dits libéraux. Les Libéraux, ce n'étaient pas des Français semblables à la majorité des Français d'Algérie de l'époque, c'étaient des gens qui pouvaient avoir vocation à être Algériens. L'histoire a fait qu'ils n'ont pas été Algériens mais ils auraient pu l'être. On change de registre, mais cette question-là est toujours une question qui me turlupine. Il y avait en Algérie un certain nombre de gens d'origine européenne qui étaient des Algériens. C'est pour cela que moi, je suis toujours irrité quand je vois la presse algérienne, parler des Audin, Chaullet, comme des « Français amis de l'Algérie », non ce ne sont pas des Français amis d'Algérie, ce sont des Algériens. Madame Zohra Drif a dit récemment à l'occasion du décès de Chaullet, je ne veux plus entendre parler de ces « Français amis de l'Algérie », ce ne sont pas des « Français amis de l'Algérie ». Il y a bien sûr aussi des « Français amis de l'Algérie » fort heureusement, mais les gens dont on parle ce ne sont pas des « Français amis de l'Algérie » ce sont des Algériens. Yveton, c'est un Algérien, Chaullet, c'est un Algérien. Peut-être que certains de ces Libéraux, avaient eux aussi vocation à être des Algériens à part entière. Peut-être alors peut-on penser que Sayad n'était pas si mal placé dans ce groupe puisqu'il faisait le pont. Je me souviens toujours, ayant été à Tunis en 1961, avoir récupéré là-bas au ministère de l'information du GPRA, une brochure qui s'intitulait *Tous Algériens*, c'était une brochure qui était très bien faite d'ailleurs qui expliquait que les Juifs d'Algérie et les Européens, tout au moins ceux qui le voulaient, avaient toute leur place dans l'Algérie indépendante. Une des choses que je regrette honnêtement, c'est que cela ne se soit pas passé ainsi. L'Algérie s'est appauvrie honnêtement du départ, de l'absence d'une partie de ses enfants... Il y a, bien sûr, des gens dont le départ était inévitable, voire souhaitable, mais il y a aussi parmi les Juifs et les Européens d'Algérie des gens qui auraient dû avoir leur place dans l'Algérie indépendante. Ce n'est pas ici le moment de faire l'analyse du pourquoi de cet échec, l'OAS y a

certainement joué un rôle important, mais ce n'est pas le débat ici. C'est pourquoi, je ne suis pas choqué de savoir que Sayad a été avec ces groupes de Libéraux. D'ailleurs, s'il y avait bien en dehors d'Algérie une organisation étudiante, l'UGEMA et, en France, la section universitaire du FLN, qu'en était-il à l'université d'Alger ? [*phrase est incompréhensible*].

Tassadit : *En Algérie, ce n'était pas possible. Il y avait aussi le fait qu'il n'ait pas suivi le mouvement de grève lancé par le FLN pour boycotter les examens, les Algériens orthodoxes lui en veulent de cela. Ne connaissant pas son engagement sur le terrain, ils s'appuient sur ce type d'arguments pour juger les gens.*

Jacques : Moi, je n'ai jamais entendu personnellement des Algériens parler en mal de Sayad à cause de cela. Le fait est que Sayad, quand il est venu en France, aurait pu parfaitement acquérir la nationalité française sans aucun problème, il ne l'a pas fait, il ne l'a pas voulu. Au demeurant, il l'aurait fait, personne ne lui aurait fait quelque reproche que ce soit mais il ne l'a pas fait. C'est bien un indice du fait qu'il n'a jamais trahi son enracinement algérien. Ce que j'ai appris récemment, je ne le savais pas, c'est que son père était caïd.

Tassadit : *Je ne le savais pas non plus mais ce n'est pas son père mais son grand père.*

Jacques : Cela, non plus, ne me choquerait pas, c'est l'histoire.

Tassadit : *C'est un petit Caïd de Kabylie.*

Jacques : Je ne connais pas ce morceau de cette histoire.

Tassadit : *Justement, il y a quelqu'un qui est train de préparer une bibliographie à laquelle j'ai contribué qui devrait paraître à la fin du mois de juin... C'est un jeune archiviste qui s'est pris de passion sur Sayad.*

Je voudrais savoir comment perceviez-vous Sayad : Algérien ? Français ?

Jacques : Certainement pas comme un Français. Là-bas, dans l'équipe de Collo, des Français, des Gaulois, il n'y en avait pas. Le seul « gaouri », c'était moi.

Tassadit : *Il y a eu Accardo.*

Jacques : Lui, je n'ai pas le souvenir qu'il soit resté longtemps.

Tassadit : *Il y avait deux ou trois Français, des pieds-noirs.*

Jacques : Il y avait quelques pieds-noirs juifs, Accardo, je ne sais pas s'il était juif ?

Tassadit : *Il n'est pas juif, Napolitain d'origine ?*

Jacques : À l'époque, j'ignorais totalement ce que c'était... Je n'ai pas le souvenir des « Gaulois » qui soient restés dans cette équipe. Les souvenirs que j'ai...

Tassadit : *... Il y avait Samuel Guesch, Aziz ?*

Jacques : Peut-être, mais cela n'a pas duré très longtemps, car, comme je vous l'ai dit, une partie de l'équipe est partie à la suite de l'attentat qui avait eu lieu quelques jours après son arrivée. En revanche, on avait rencontré à plusieurs reprises un instituteur, pied-noir, même si je n'aime pas ce terme de pied-noir, à l'époque on ne l'employait d'ailleurs pas, qui était à l'école du cap Bougarouni, qui était en vacances et qu'on a rencontré à Collo ou à Chéraïa, il était le seul européen dans son école du cap Bougarouni, il nous expliquait qu'il avait d'excellentes relations avec les Algériens. Je crois que c'est une personne qui est restée en Algérie après l'indépendance, je crois aussi qu'il a la nationalité algérienne mais je n'en suis pas absolument sûr. Pour moi, ce Monsieur était l'exemple vivant du fait que les Algériens n'avaient pas de haine à l'égard des Français, ce n'était pas du tout le problème et ce garçon, qui vivait tout seul, avait refusé de se mettre sous la protection des militaires... Il était resté dans son école isolée dans la montagne, un peu comme l'instituteur de *l'Hôte* de Camus, il ne faisait pas l'école à ce moment-là puisque nous étions en période de vacances, il nous avait raconté cela, pour moi, c'était clair que ce monsieur, même si je ne l'exprimais peut-être pas de cette manière à l'époque, était un Algérien. Je n'avais

pas ce sentiment de séparation entre algérien et français, Sayad, pour moi, était un Algérien, il n'y avait pas l'ombre d'un doute.

Tassadit : *Par la suite vous avez lu les travaux de Bourdieu ?*

Jacques : Oui, j'ai lu Bourdieu, mais d'abord je l'ai rencontré à de nombreuses reprises à Paris quand j'étais élève à l'École des Mines. Je ne vais pas vous dire que j'allais tous les samedis chez lui mais je suis allé lui rendre visite à plusieurs reprises chez lui quand il était célibataire dans le XVe. J'ai bien sûr lu les livres consacrés à l'Algérie, *Travail et travailleurs*, et *Le Déracinement*. Il m'a envoyé en Algérie, où j'ai habité ensuite, [non compréhensible] ... plusieurs des livres qu'il a produits après, qui n'étaient pas sur l'Algérie, ils sont quelque part dans cette bibliothèque ou dans une autre. Moi, en toute franchise, j'ai préféré le Bourdieu de l'époque algérienne au Bourdieu de longtemps après.

Tassadit : *La question que j'allais vous poser moi je sais, les lecteurs de Bourdieu se la posent des fois aussi : ce que Bourdieu a fait, les enquêtes qu'il a menées, correspondent plus ou moins à l'Algérie que vous avez connue, par exemple, Travail et travailleurs, Le Déracinement...*

Jacques : *Le Déracinement*, je dirais oui, cela sort très directement de l'enquête à laquelle j'ai participé même si *Le Déracinement* ne parle pas que de la presqu'île de Collo, il a fait d'autres enquêtes dans d'autres régions, dans la vallée du Chélif, et en Kabylie. *Le Déracinement*, je n'avais aucun problème pour comprendre ce qui y est dit, je l'avais vécu. Par contre il y a quelques éléments notamment sur le sénatus-consulte de 1863 sur la propriété où j'aurais une appréciation un peu différente maintenant, mais à l'époque je ne savais pas ce qu'était le sénatus-consulte.

Tassadit : *Peut-être qu'à l'époque, il n'avait pas toutes les archives. Je pense que ses sources sur le sénatus-consulte, la loi Warnier, c'était la documentation du gouvernement général. Je pense qu'André Nouschi l'avait informé sur les questions liées à l'histoire des dépossessions.*

Jacques : Aujourd'hui je connais mieux certaines des questions sur les dépossessions foncières de l'époque coloniale parce que je m'y intéresse dans le cadre d'un travail universitaire que j'ai entrepris il y a quelques années, mais à l'époque je n'avais strictement aucune idée sur le sénatus-consulte dont j'ignorais même le nom. Mais incontestablement, ce qui est décrit dans *Le Déracinement*, je crois que cela correspond globalement bien à l'Algérie que j'ai connue. *Travail et travailleurs en Algérie*, cela je ne peux pas dire que ça correspond à ce que j'ai connu parce que je n'ai pas connu la partie de cette Algérie dont traite l'ouvrage. L'Algérie que j'ai connue en 1960, c'était seulement la presqu'île de Collo...

Tassadit : *... Mais cela se voyait partout en Algérie. On pouvait voir dans les villes, ces gens qui n'avaient pas de boulot, qui vendaient trois clous et une pastèque pour la seule survie.*

Jacques : C'est sûr. Mais je n'en connaissais rien d'expérience. J'avais passé deux jours à Constantine avant d'aller à Collo, une journée à Philippeville. J'avais 20 ans.... Je n'ai connu l'Algérie de manière plus approfondie qu'après, lorsque j'y ai habité. J'ai relu après d'autres choses qu'avait écrites Bourdieu.

Tassadit : *Et ce qu'il avait écrit sur la Kabylie ?*

Jacques : Oui, bien sûr. J'ai appris la Kabylie. J'ai appris par Sayad, qui était très pédagogue et parce qu'il avait compris que je m'intéressais à l'Algérie, il m'expliquait et il avait la volonté de me faire comprendre. Je ne sais pas s'il faisait ça avec tout le monde ou si j'étais privilégié dans ce domaine-là, mais il m'a beaucoup appris, c'est lui qui m'a introduit, encore une fois plus Sayad que Bourdieu, parce que tout simplement, je l'ai beaucoup plus côtoyé que Bourdieu lors de mon séjour à Collo. C'est lui qui m'a introduit, qui m'a expliqué quand on faisait les enquêtes. On n'était pas toujours en train d'interroger des gens, on était aussi en train de discuter. C'est lui qui m'a appris les rudiments, les tous petits rudiments de cette société algérienne, cela n'avait pas de

doute, à commencer par la Kabylie que Sayad connaissait encore mieux. Sayad, je ne le prenais pas pour un Kabyle, je ne faisais pas à l'époque la différence entre Kabyles et les autres Algériens.

Tassadit : *la Kabylie est un univers de paysans sédentaires qui a gardé de vieilles traditions dans une culture méditerranéenne.*

Jacques : C'est ce qui me frappait, Bourdieu disait cela aussi : « ces gens-là, ce sont des paysans, ils ne raisonnent pas différemment des paysans du Béarn ». Moi, je ne suis pas béarnais, je suis Bressan, de Bourg-en-Bresse, mes parents n'étaient pas paysans mais je connaissais bien des paysans, j'avais des parents, des alliés qui étaient paysans et effectivement c'est une chose que disait Bourdieu et aussi Sayad : l'islam, tout cela, oubliée, cela n'a pas de rôle, ils ne disaient pas cela de manière aussi forte mais disons en gros c'était un peu cela, c'est pas l'islam, c'est des paysans, cela m'avait d'ailleurs frappé et je me souviens bien en revenant en France, les gens de mon patelin m'interrogeaient, qu'est-ce que ces Algériens, je leur disais « ce sont des paysans comme vous et ils ne font pas la guerre contre les Français mais parce qu'on leur a pris leur terre ».

Tassadit : *C'est vrai que cela lui est resté, il a compris de suite les fondements anthropologiques de la société kabyle. C'est vrai que si, il avait été un Parisien, il ne l'aurait pas saisi de la même manière. C'est grâce à la compréhension de la culture berbère qu'il a pu établir des liens avec le monde paysan français. Il disait aussi que c'est le Béarn qui lui a révélé la dimension paysanne algérienne. Il faisait ce va et vient constant entre ces mondes paysans en voie de déperdition. Quand vous avez lu Esquisses de la théorie de la pratique ou Le sens pratique, vous avez retrouvé ce monde paysan ?*

Jacques : Oui, je dirais que c'est un peu plus difficile parce que cela devient plus ésotérique, c'est-à-dire qu'il y a un langage moins simple. Bourdieu, il n'est pas d'accès facile, pour les gens qui n'ont pas une formation sociologique, l'accessibilité de Bourdieu n'est possible que pour les initiés. Ce que je ne comprends pas, je l'ai déjà dit tout à l'heure, c'est pourquoi à l'oral, il était très simple, très facile à suivre. À l'écrit, je trouve qu'il y a des tics d'écriture et puis, ce n'est pas toujours simple. Je ne parle pas du *Déracinement*, c'est simple, même *Travail et travailleurs en Algérie*, il y a longtemps que je ne l'ai pas relu, c'est limpide. Les ouvrages ultérieurs ne sont pas d'une accessibilité facile pour la personne qui n'a pas de formation sociologique, ce n'est pas aussi simple.

Tassadit : *Effectivement par la suite il convoque la philosophie, l'anthropologie, et la sociologie cela rend un peu difficile la culture à quelqu'un qui n'a pas ces références.*

Jacques : Cela nécessite pour y accéder autre chose que je n'ai pas, c'est pourquoi j'ai eu moins de plaisir à lire après et je n'ai pas tout lu, y compris ce que je peux avoir ici dans ma bibliothèque, et puis après j'étais en Algérie très préoccupé par mon centre d'intérêt principal qui était l'Algérie, ce n'était plus le sien.

Tassadit : *Lorsque vous êtes reparti en Algérie, peut-être êtes-vous revenu sur cette Algérie-là, avez-vous trouvé une grande différence ?*

Jacques : Dans l'Algérie d'avant l'indépendance, dans l'Algérie de la presqu'île de Collo en 1960, j'étais un observateur, un étudiant. Dans l'Algérie de 1965 et après, je n'étais plus un observateur, j'y travaillais, c'est une optique forcément différente. J'essayais de comprendre naturellement mais on n'est pas dans la position de l'observateur ou du chercheur, après j'avais un travail d'ingénieur, ce sont forcément des préoccupations différentes et une vie différente.

Tassadit : *Est-ce que la guerre a eu un impact sur les gens que vous avez rencontré par la suite puisque la colonisation est votre sujet de thèse, est-ce qu'elle a transformé des choses ?*

Jacques : Bien sûr. Les gens avec qui je travaillais en Algérie avaient été tous des militants et avaient été impliqués dans la guerre d'indépendance comme l'étaient l'essentiel ou tous les jeunes cadres. J'avais retrouvé un ou deux amis qui étaient étudiants à Paris en même temps que moi. La guerre ce n'était pas quelque chose dont on parlait.

Tassadit : *Ils avaient tourné la page ?*

Jacques : Oui. Il n'y avait nulle part à cette époque de ressentiment, même dans le peuple c'est un grand mot... Je me suis beaucoup baladé de 1965 à 1985 dans l'Algérie profonde, je suis allé à peu près partout, je n'ai jamais senti un quelconque mouvement d'hostilité, un désagrément. Ma tête, c'est la tête d'un gaouri, je ne peux pas cacher qui je suis. Avec les gens avec qui je travaillais, leur préoccupation à laquelle je m'assimilais en toute modestie même si l'expression est grandiloquente, c'était de construire une Algérie nouvelle ce n'était pas de revenir, de ressasser sur le passé, c'est quelque chose qui est venue bien après, je parle du mot de repentance, qu'on a employé dernièrement, ce mot était impensable dans les années d'après l'indépendance. Je pense d'ailleurs que ce mot n'a pas de sens, ce qu'il faut, c'est tout simplement reconnaître ce qui s'est passé. Mais à l'époque, quand j'ai fait mon service militaire, je travaillais au Ministère des finances à la direction du plan qui après est devenu le secrétariat d'état au plan, mon patron c'était Mourad Castel, c'est Breton, ancien instituteur dans les Aurès, qui était au parti communiste algérien, qui avait fait le coup de feu contre Massu et qui avait été en prison et avait été condamné, je ne pense pas qu'il avait été condamné à mort, je ne m'en souviens plus très bien. J'étais assez proche de lui, j'allais le voir à la maison le samedi, on parlait de l'Algérie de demain, ce qu'on pouvait faire, comment on pouvait développer la sidérurgie, ouvrir les mines... On ne revenait pas sur le passé, c'est finalement assez récemment qu'on a vu des gens revenir sur le passé pour des raisons qu'on peut deviner mais en tout cas à l'époque il n'y avait absolument pas ça. J'ai enseigné un moment l'économie à la fac d'Alger et à cette époque-là dans les années 1960/70, j'avais des étudiants qui avaient fait le maquis, jamais nos relations n'ont posé de problème.